

Musique/Interview

Pierre Akendengue : " Il s'agira de deux concerts avec des jeunes qui s'appuient sur la tradition"

Propos recueillis par Frédéric Serge LONG

Libreville/Gabon

Le PCA de l'art musical gabonais, comme on aime l'appeler, a partagé, au cours d'une conférence de presse, la semaine dernière, à l'Institut français, un ensemble de sentiments, pensées et expériences de ses nombreuses décennies de carrière, tout en donnant un avant-goût des rendez-vous des 12 et 13 janvier prochains.

l'union. Deux nouveaux rendez-vous musicaux, les 12 et 13 janvier prochains à l'Institut français, vous permettront, une fois de plus, de communiquer avec le public. Quelles vont en être les particularités ?

Pierre AKENDENGUE : "un concert est toujours l'occasion privilégiée pour un artiste de retrouver son public, avec une ambivalence de sentiments : la peur de décevoir et la joie des retrouvailles. Gageons que la joie des retrouvailles prenne le pas sur la déception. A chaque concert sa vérité. Ces deux-là vont succéder à la sortie, depuis le 15 janvier dernier sur plusieurs plate formes digitales, d'un single, "Gabon, éveil de la conscience patriotique". On y retrouve deux titres, à savoir "Gabon Nyango Nyango" et "Myè kawo powe". Dans l'une de ces chansons, j'exprime mon attachement personnel et viscéral au Gabon et à ses valeurs, en mettant un point d'honneur sur la protection de sa spécificité culturelle. Si nous ne protégeons pas ce qui nous est propre, nous n'aurons plus d'identité gabonaise. Or, l'identité gabonaise est une réalité à travers toutes nos ethnies. Le Gabon pluri ethnique, et notre identité culturelle est plurielle. Nous avons intérêt à la protéger. Ces deux concerts se feront avec des jeunes qui s'appuient sur la tradition. Moi, je jouerai le rôle d'intermédiaire, comme l'aîné, qui est de transmettre les valeurs aux cadets. C'est ce que j'ai d'ailleurs toujours fait depuis le Carrefour des Arts. Au programme, il y aura donc la participation d'Axel Agambouet, Tanguy slammeur, Prisca, Michel Ndaot, Tomos, Tanguino, Kweno, et Maurin qui va interpréter ma chanson "Edidi" en version jazz. Le point commun de ces deux rendez-vous sera la tradition. Vendredi et samedi prochains à l'Institut français, les gens verront que chacun s'exprimera dans sa singularité et se déploiera dans un rayon qui lui est propre".

La surprise de ces deux concerts sera, sans doute, la participation de deux de vos enfants, Tanguino et Kweno. Est-ce là une manière déjà de passer le témoin ?

- Mes enfants ayant grandi auprès de moi ont, ne fut-ce que par proximité, été habitués à m'écouter fredonner des airs, composer et travailler sur des chansons. Je ne peux pas dire que ce qu'ils sont devenus aujourd'hui est légué par moi. Chacun d'entre eux est singulier, et s'exprime avec son pro-

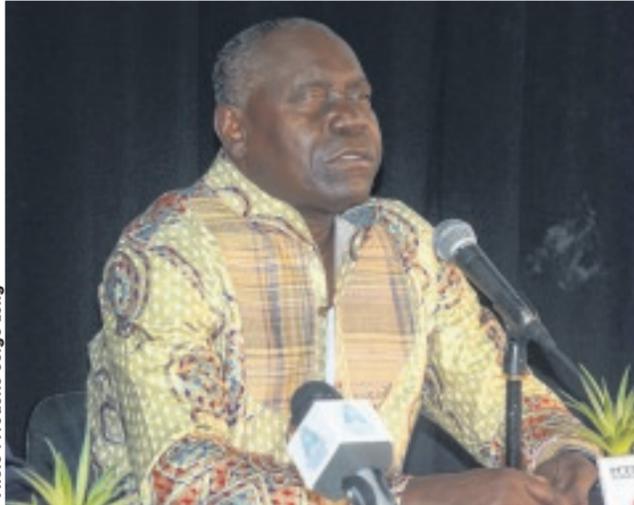


Photo : Frédéric Serge Long

Pierre Akendengue : "un concert est toujours l'occasion privilégiée pour un artiste de retrouver son public".

pre génie et son talent. Sinon, ce serait trop facile et même désespérant si les enfants devraient nécessairement reproduire ce que fait le père. Je pense que chaque personne a une part d'héritage, mais se développe par rapport à lui-même, à ses aptitudes, rencontres, études, expériences, etc. Mes enfants, je ne peux plus les cacher actuellement (rires), sont dans la musique certes, mais les spectateurs se rendront compte, au cours des concerts, que chacun d'entre eux évolue dans un style complètement différent du mien. Et cela est bien ainsi. C'est un enrichissement, je crois, par rapport à eux et à la nation gabonaise.

Vos chansons touchent tellement de personnes au point que plusieurs se demandent comment vous arrivez toujours à être davantage inspiré et à produire des œuvres de qualité ?

- Mes origines au plan musical sont multiples. Au départ, je suis né sur une île (Awouta, dans le Fernan-Vaz, province de l'Ogooué-Maritime, ndlr). Ce qui fait que j'ai un grand besoin de communiquer avec l'autre. L'avantage d'être né sur une île, c'est de pouvoir se rendre compte qu'une mini-Afrique ou un mini-Gabon était concentré dans cet espace là, notamment par la gestion des situations de la vie et par le déploiement de certaines manifestations au plan social. Par exemple, lorsqu'un problème survenait, on se retrouvait autour de l'arbre à palabres pour le régler; en cas de décès, le drame était vécu en commun; au cours des cérémonies religieuses, tout le monde était concerné. Donc, j'ai vécu dans une incubation, dès mon jeune âge, de tout ce qui fait la culture de notre pays. De là, je suis parti au collège Bessieux à Libreville, où j'ai fait la rencontre de l'Occident, notamment à travers le chant grégorien. Chaque matin, une messe était dite avec des chants en latin. C'était des chan-

sons propres à élever l'âme. Cela ne m'a pas empêché de continuer à croire et à invoquer les mânes de mes ancêtres. Et cela ne me gênait pas non plus de croire, en plus de cela, en Dieu, et en Jésus. Ma personnalité de base est donc multiforme. Je me sers beaucoup de paraboles pour écrire mes chansons. Le fait de mettre en scène les animaux pour parler des problèmes sociaux est une pratique ancienne africaine. Le premier poète connu était Ésope (7e siècle avant Jésus-Christ), qui vivait en Grèce. Et c'est de lui que La Fontaine s'est inspiré pour écrire ses fables. Dans nos villages et dans la culture traditionnelle, notamment celle d'Awouta d'où je suis issu, on se sert souvent des animaux pour parler des faits sociaux et des travers des êtres humains. Cela ne vise pas forcément un individu. Aujourd'hui, cette tradition africaine, que je n'ai d'ailleurs pas inventée, n'est plus prise en compte. Et beaucoup de personnes me prêtent des sentiments parfois malveillants, alors qu'ils oublient que l'art de la parabole est purement africain.

La sortie des singles est une pratique de plus en plus remarquée chez vous. Est-ce une nouvelle stratégie de vente ?

- C'est une stratégie adoptée communément par tous les professionnels de la musique. On fait actuellement de moins en moins d'albums complets. La tendance est beaucoup plus aux singles à présent. On les met en ligne et les mélomanes achètent chanson par chanson. Le problème c'est qu'au Gabon, la pratique du métier est difficile. J'en veux pour preuve l'un de mes fils Kweno, qui a sorti deux chansons, qu'il a ensuite mises en ligne. Je n'ai pas beaucoup eu d'échos de ces deux tubes-là. Mais imaginez qu'il en avait produit 10 ! C'est très cher. Et je ne sais pas ce qu'il aurait fait de ces 10 chansons. L'industrie musicale n'est pas organisée ici. Je pense que l'Etat et les privés devraient mettre en place des mécanismes pour la création, production, promotion et la distribution des œuvres. Conçues de cette manière, elles rendraient leur secteur porteur, s'exporteraient plus facilement et permettraient à l'artiste de vivre de son art. Or, il n'y a pas d'organisation professionnelle ici, qui permette de mettre sur le marché un produit capable d'intéresser le plus grand nombre. S'agissant de la promotion, il faut dire que les chaînes d'Etat ne sont pas ouvertes à tout le monde. C'est vraiment compliqué. On devrait normalement pouvoir privilégier la production nationale, et lui réserver ne serait-ce que 40% dans la diffusion. Ce qui boosterait la spécificité gabonaise et emmènerait les Gabonais à consommer gabonais. Au contraire, il s'opère une sélection en faveur des produits venant de l'extérieur. Je me demande si, du côté du gouvernement, une décision ne devrait pas être prise pour imposer un quota de diffusion des musiques nationales dans les chaînes de radios et de télévision, sinon les jeunes ne pourront pas vivre de leur art. Faites donc un effort pour que les artistes locaux puissent vivre de leur art.

Lexical Flo, une voix, une vision

F.S.L.

Libreville/Gabon



Photo : D.R.

Lexical Flo poursuit sa trajectoire, en s'inspirant des plus grands.

Lil Dior, le propulsera au devant de la scène. C'est à ce moment là que ce jeune auteur et beat maker de 19 ans réalise que la machine était désormais en marche. Vont alors s'enchaîner d'autres succès avec des singles très appréciés du public, à savoir "Mes déceptions" (2014), "La go là

aime le vin" et "Bébé Ndoss" (2015), "Scanner" et "Fais bisous" (2016) et "On m'a dit" (2017).

Porté par sa voix, le public jeune voit en lui la marque d'un artiste au style singulier, se démarquant de ceux de sa génération et mettant son art au service de causes nobles, comme la lutte contre le cancer, par

exemple. Cet engagement dans le combat contre cette maladie mortelle, mais évitable par la prévention, lui a d'ailleurs valu d'être proche des ONG "Osons triompher" et "Adolescence et santé afin de sensibiliser les jeunes sur le cancer" au cours de leurs récentes caravanes d'incitation des populations à la détection précoce.

Managé par Danielle Ouattara, Lexical Flo poursuit sa trajectoire en s'inspirant des plus grands, notamment Franck Baponga, Fally Ipupa, J. Martins, Shatta Wale, Toofan, Maître Gims, etc., avec lesquels il a partagé des scènes.

Propriétaire du studio d'enregistrement Star Music entertainment, il reste la révélation du hip-hop de l'année. «Je souhaite réaliser mes rêves à travers mon art», a-t-il souvent coutume de dire.

